

— Ah ! Rouleau, il faut que j'y aille à mon tour.

Là-dessus, ils vont sur le bord de l'étang où le fermier montra à son maître les quatre mulets du chasseron et leur image dans l'eau, en lui disant :

— Vous voyez bé qu'o n'est pas dos menteries, gle sont bé huit.

— C'est vrai, Rouleau, jette-moi dans l'eau et tâche de ne pas te tromper d'endroit.

— Sayez tranquille, mon maître.

Là-dessus, Rouleau jette son maître dans l'eau et s'empare ensuite de tous ses biens.

Raconté par Mélanie Ory, femme Souchet, bonne d'enfants, de Soulièvre, arrondissement de Parthenay (Deux-Sèvres), 50 ans. Comp. P. Sébillot. Contes populaires de la Haute-Bretagne. Paris, Charpentier, 1880. Le fin larron, 4^e et 10^e ss. et contes danois d'Andersen.

II

LE POU.

Il y avait une fois un roi qui se promenait. En passant chez des malheureux, il avait attrappé un pou. En se rendant, il demanda à un de ses serviteurs qu'elle était cette bête qu'il avait sur lui. Le domestique lui dit que c'était un pou.

— Un pou, un pou, qu'est-ce que c'est que ça, je ne le connais pas. Faut le mettre engraisser dans la salière ¹.

Il est devenu tellement gros qu'il a fallu casser la salière pour l'arracher de dedans. On le dépouilla et avec la peau on fabriqua une paire de gants.

Le roi fit publier dans tout son royaume que celui qui découvrirait de quelle peau étaient faits ses gants, aurait sa fille en mariage.

Depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, tout le monde arrivait, les mendiants, les charbonniers, etc. La jeune fille avait un bon ami qui était un prince et le roi ne voulait pas le mariage. Il avait fait enfermer sa fille dans une tour pour qu'il ne pût pas la voir. Elle fit une lettre disant à son bon ami de quelle peau, les gants étaient faits, et lui faisant connaître le jour où son père réunissait les prétendants.

En s'y en allant il trouva dans son chemin un charbonnier qui était monté sur un âne, il lui dit : « Charbonnier, si tu veux, nous allons

1. Le charnier au lard.

changer de monture et d'habits. » Le charbonnier lui répondit :
« Oh ! monsieur, vous vous moquez de moi, d'hasard. »

— Non, je ne me moque pas de toi.

Alors le charbonnier accepta. Le prince prend les habits du charbonnier, s'en va à la cour et se place tout à fait le dernier.

On commença à interroger ; personne ne pouvait deviner et pourtant chacun pouvait désigner trois peaux différentes.

Enfin vint le tour du charbonnier ; le roi demanda comme aux autres de quelle peau étaient faits les gants.

— Dame, mon bon monsieur, i quneu pas trop quieu. Est-o de la peau de piore, est-o de la peau de punaise ?

— Non, ce n'est pas cela, mais vous approchez.

— Dame, à moins qu'o set de la peau de pouail ?

— C'est vrai que dit le roi, vous avez ma fille en mariage, c'est vous qui avez deviné.

Alors la princesse suivit le charbonnier bien malgré elle. Le soir ils arrivèrent à une ferme où il y avait des paillers. Le charbonnier lui dit : « Monte sur le pailler, je n'ai pas de maison pour te faire coucher, je m'en vais demander un morceau de pain à la ferme pour notre souper.

— Et comment voulez-vous que je monte là dessus, moi qui ne l'ai jamais fait.

— Tu apprendras, tu n'es pas habituée à la misère.

Il a été cherché un morceau de pain à la ferme et ils ont soupé. Le lendemain matin, il lui a dit qu'il fallait qu'elle allât au château laver la vaisselle parce qu'il y avait grande réunion.

— Et comment veux-tu que je fasse pour laver la vaisselle ? tout ce que je prendrai, je le casserai, je ne l'ai jamais vu faire seulement.

— Tu apprendras.

La voilà rendue au château. En arrivant, la maitresse lui dit qu'il fallait tamiser de la farine pour faire des gâteaux. Elle n'osa pas dire qu'elle ne savait pas le faire, elle prend le tamis bien désolée. Son mari arrive pour la tirer de peine et lui tamise la farine. Il lui dit : « Quand même je mettrais de la farine dans mes poches, ça ne nous mènerait pas loin, il faut que tu en mettes dans ton tablier, il y aura de quoi en faire un pain, nous ne sommes pas riches.

— Ah ! je ne veux pas faire cela, je ne veux pas me mettre voleuse.

Elle fut bien obligée de le faire.

En retournant à la cuisine, elle se trompa de porte et entra dans

le salon où on dansait. Elle était si jolie qu'il y en a qui lui ont demandé de danser avec eux. Elle ne voulait pas, enfin elle a fini par accepter.

En dansant, elle perdait sa farine ; la chambre était pavée de poudre blanche, on ne savait pas ce que c'était. La maîtresse de la maison a dit : « C'est de la farine ? qui a apporté cette farine ? à moins que ce ne soit cette femme qui vient d'en tamiser et qui en a fait tomber en se secouant.

Elle était dans un coin qui n'osait pas remuer. On s'aperçut de son trouble. On s'approche à côté d'elle et on défait son tablier qui était toujours relevé. Malheureusement, il y avait encore de la farine dedans. On cria à la voleuse, mais la maîtresse de maison, qui était la mère du prince déguisé en charbonnier, passa là-dessus et lui dit seulement de ne pas recommencer.

Elle lui commanda d'aller nettoyer les couverts pour le diner.

La princesse va nettoyer ses couverts, mais ne s'aperçoit pas que son mari était venu et en avait mis un dans sa poche. Quand la maîtresse de la maison eut compté ses couverts, elle en trouva un de moins. Alors, elle s'en va dans la cuisine et devant tous ses serviteurs qui étaient en ce moment à table, elle dit : « J'en suis bien fâchée mais je suis obligée de vous fouiller tous, j'ai perdu un couvert, il faut qu'il se retrouve ».

Tous lèvent la tête, jurent qu'ils n'ont rien pris et la malheureuse jeune femme en fait autant que les autres.

Son tour arrive, le couvert est tiré de sa poche. Cette fois, la secousse est trop forte, elle tombe inanimée.

Quand elle revint à elle, elle reconnut son ancien amant qui avait quitté son costume de charbonnier et reprit ses habits de prince.

Ils ont été heureux après.

Raconté par Louis Grolleau, domestique, âgé de 62 ans, en 1865.

Je n'ai rien voulu changer à cette version dont tout le début est inexact, ce qui rend le conte incompréhensible.

En réalité, le roi pour corriger sa fille trop fière, s'entend avec le prince et lui dévoile le secret. C'est ainsi que le texte doit être rétabli, conformément au récit qui me fut fait au temps de mon extrême jeunesse vers 1847 par Modeste Brossard, sœur de l'un de mes premiers maîtres, alors âgée d'une trentaine d'années.